« Le vieux »

Jean et Lucien buvaient encore. Il était tard, et dehors il pleuvait dru. Les feuilles mortes ne résistaient pas aux violentes rafales de l'automne.

Lucien lut dans le journal un fait étonnant : un jeune homme avait tué son grand-père uniquement pour hériter de son argent. Seulement, comme il avait été pris, l'argent revenait à l'un de ses cousins.

« Tiens ! Dit Lucien, ça me fait penser à une histoire que j'ai entendue il n'y a pas si longtemps que ça.

- Raconte toujours, on a encore toute la soirée, répondit Jean.

- Et bien voilà :

Un vieux monsieur qui avait comme nom Parnossant était veuf depuis neuf ans déjà et il vivait seul dans la ville de Zürich, au Nord-Est de la Suisse. Il possédait un cottage de style alpin près d'une grande forêt de sapin. À l'époque de l'automne, la région était tempétueuse avec des vents violents, le tonnerre hurlait sa colère, les éclairs foudroyaient les arbres, des milliers de feuilles virevoltaient et déclenchaient d'innombrables accidents comme des chutes d'arbres ou des inondations.

Sa demeure était l'une des plus belles, chère et convoitée par les gens de la ville et des alentours. Elle était blanche et composée de deux étages avec un grenier et une cave à vin poussiéreuse et remplie de vieilles bouteilles oubliées. Devant celle-ci, il y avait un grand jardin sublime et très bien entretenu où on pouvait trouver plusieurs saules pleureurs, un bosquet de jonquilles et de violettes, un petit potager devant la terrasse contenant de multiples légumes qui poussaient là en cette rude saison.

Monsieur Parnossant était grand-père. Dans sa famille proche, il ne restait que lui et ses trois petits fils : Isaac, Léonard et Anouk. Leurs parents étaient morts lors d'un tragique accident de voiture, treize ans auparavant.

Un beau jour, alors que le vieil homme comptait sa fortune, il fut prit soudainement d'un mal de tête et d'un mal de gorge assourdissant qu'il le contraint à partir en catastrophe pour se faire soigner en ville.

Depuis ce jour, il était atteint d'une maladie dégénérative qui l'affaiblissait de jour en jour, mais il voulait continuer à vivre chez lui. Alors qu'un matin, il était en train d'épousseter sa vieille armoire où reposait une photo de sa femme Jeanine, une bien belle et robuste femme, qui avait aimé son mari et sa fortune autant que lui. Elle était malheureusement décédée dans un accident de voiture, ce qui avait grandement fragilisé le vieil homme. On frappa à sa porte, ayant pour habitude d'être seul la plupart de ses journées, cela l'interloqua. Il se dirigea vers la porte, et fut drôlement surpris de voir apparaître derrière celle-ci ses petits-enfants. Il les fit entrer et les interrogea sur la raison de leur venue.

« Mais qu'est-ce que trois jeunes gens comme vous font à venir voir un vieillard seul dans son ennuyeuse maison ?

-Et bien grand-père, avec Anouk et Léonard, nous avons appris il y a peu que tu as été touché par une sale maladie, et nous voulions donc venir auprès de toi pour savoir comment tu allais et pour

passer un peu de temps avec toi comme ca faisait longtemps que nous ne nous étions pas vu.
- Ca alors ! Sachez mes enfants, que votre grand-père est solide comme un roc et qu'il survivra à cette saleté.»

Puis ils s'en allèrent dans le salon où le vieux malade sortit une vieille théière de porcelaine avec des motifs contemporains gravés dessus d'une finesse inexplicable et incroyablement beaux, accompagnée, d'un service de quatre tasses toutes aussi somptueuses.
Ils parlèrent de sa santé, d'eux, de lui, de leurs problèmes d'adultes, puis ils finirent par rentrer chez eux vers vingt-trois heures parce qu'ils travaillaient le lendemain. Après leur départ, Hector le vieil homme se demandait pourquoi sa famille qui ne venait jamais le voir jusqu'à la déclaration de sa maladie se mettait soudain à le faire. Etait-ce pour l'héritage ? Et c'est avec plein de questions qu'il alla se coucher. Tracassé par tout ceci, il eut du mal à trouver le sommeil.

Le lendemain, les petits-enfants décidèrent de lui rendre à nouveau visite. Ils se retrouvèrent devant l'église de Zürich où ils s'étaient donnés rendez-vous. Ils avaient remarqué la veille qu'il était toujours aussi économe que dans leur enfance. Alors ils se rappelèrent ce jour, où Léonard avait eu envie d'une barre de Toblerone.
« Papy ? Je peux avoir du Toblerone ?
- Oui, bien sûr, mon chéri ! »
Ils rentrèrent dans le magasin, mais Hector aperçut le prix du chocolat et s'exclama :
« Six francs la barre ! Qu'est ce que c'est que ça ! Bon allez on y va !
- Tu ne m'achètes pas le chocolat ?
- Non, on verra ça un autre jour ».
Léonard était ensuite rentré en pleurant.

Nous étions désormais vingt ans plus tard, et les trois frères et sœurs arrivaient près du cottage. Leur humeur était un mélange d'angoisse d'excitation et d'interrogation ! Alors que le silence régnait dans la voiture d'Isaac, Anouk annonça :
« Tiens ! Voila la maison du papy ».
Ils se garèrent sur le pré à côté de la maison. Ils avançaient vers la porte d'entrée et pleine d'émotions, Anouk fit sonner la cloche qui pendait à leur droite. Alors, après un tonnerre de toux, monsieur Parnossant ouvrit la porte en toussotant :
« Encore des témoins de Jéhovah, à cette heure ci, c'est vraiment osé…
- Bah tu ne nous reconnais pas alors qu'on est venu hier ?
Il resta immobile quelques instants avant de s'exclamer :
« Ah mais oui, c'est bien vous ! Pardonnez moi c'est qu'à cause de ma maladie je perds un peu la tête. Allez entrez et posez vos jaquettes[1] et mettez vous en socks, voyons ! »
Ils s'installèrent à table et commencèrent à discuter. Soudain, Hector dit :
« Voulez vous boire quelque chose ? Il me reste un peu de génépi. Vous en voulez ou bien ? »
Il revint avec sa bouteille en précisant : « C'est du 1928 ! Je n'étais même pas né ! » Et il partit dans un fou-rire bref , interrompu par les douleurs que sa maladie lui causait. Il ajouta finalement :
« Je n'ai jamais osé l'ouvrir, ça vaut des sous ces machins-là ! ». Les trois petits-enfants rirent sans vraiment comprendre la remarque du grand-père. Anouk chuchota à Léonard : « Il est toujours aussi pingre... », avec un sourire en coin. Ils restèrent à discuter jusque tard ce soir là. En repartant, Isaac, l'aîné des petits enfants, dit au grand-père :
« On repassera demain, ça nous a fait vraiment plaisir de parler avec toi ».
Ils revinrent en effet le lendemain, puis le sur lendemain. Dans la voiture, en repartant du cottage, les jeunes parlaient :
« Il ne va pas être éternel Papy, il commence à faiblir je trouve.

- Oui c'est vrai. Il faut venir le voir le plus souvent possible.
- Profitons un max de lui avant la fin... ».
Dans le même temps, Hector Parnossant s'était couché, épuisé par cette rude journée. Il s'interrogeait : « Pourquoi viennent-ils si souvent me voir ? Peut-être cherchent-ils à m'affaiblir ! Ils veulent sûrement ma mort ! Ils veulent l'héritage, c'est pour ça qu' il sont toujours là ! Et pourquoi leur ai-je parlé de la valeur du génépi l'autre jour, il vont chercher à me voler la bouteille ! »
Puis, il se remit la tête à l'endroit :
« Mais non, enfin, ce sont mes petits enfants, il ne me veulent pas de mal... ».
Cette nuit là, il dormit mal.

Anouk, Isaac et Léonard étaient partis en montagne durant la journée. Mais peu à peu, les nuages montaient de la vallée.

Ils coururent alors se réfugier chez leur grand-père dont le cottage se situait non loin de là. Quand ils arrivèrent, l'air était lourd, le ciel bas et noir, et le tonnerre roulait bruyamment entre les versants menant aux crêtes.

On toqua à la porte. Mr Parnossant alla ouvrir. Devant lui, ses petits enfants s'excusaient.
« Nous sommes désolés de te déranger mais la pluie nous a surpris » Le vieux les regarda un moment. Une ombre passa sur son visage, puis il sourit
« Entrez. Vous devez être trempés, non ?
- On est arrivé juste à temps, répliqua l'un.
- Mettez vous à l'aise. Je vais vous faire un truc chaud.
- Merci bien ! »

Alors que les soupçons traînaient encore dans son esprit, il les laissa de côté et se mit à préparer le service à thé pour recevoir de nouveau ses petits enfants. C'était quand même la quatrième fois qu'ils venaient cette semaine, et cela le préoccupait énormément, sa maladie l'handicapait de plus en plus, il n'avait plus confiance en personne, et notamment pas en sa petite famille.

La soirée se passa, ils discutèrent de choses et d'autres, tout en sirotant leur thé parfumé à la framboise. L'orage faisait encore rage à l'extérieur, et cela rendait le vieux nerveux, sa maladie empirait et embrumait de plus en plus son esprit. Par moment, il avait des crises de colère foudroyantes, mais passagères.

En faisant réchauffer de l'eau, il se demandait pourquoi ils étaient venus à une heure si tardive. Lui était vieux et faible. Il pensait ses petits enfants avides de son argent. Si il ne les tuait pas en premier, ce serait lui qu'ils tueraient. Voilà l'idée qui lui trottait dans la tête.

Alors, dans chacune des trois tasses, il ajouta une poudre qui leur ôterait la vie à jamais.

Durant neuf ans, on crut les petits enfants disparus en montagne. Après la mort de Parnossant, on retrouva les corps des jeunes gens enterrés dans sa cave.

Guillaume, Johann, Antonin, Théo.